

imagination, il disait qu'il n'y avait plus pour lui de séjour que l'Angleterre et l'Amérique. Celui de son inclination, disait-il, serait l'Amérique, parce qu'il y serait vraiment libre, et qu'il n'aspirait plus qu'à l'indépendance et au repos; et il faisait alors son roman. Il se voyait près de son frère Joseph, entouré d'une petite France, etc., etc.

Toutefois la politique, observait-il, pouvait décider pour l'Angleterre. Il devait demeurer peut-être l'esclave des événemens. Il se devait, après tout, à un peuple qui avait fait plus pour lui qu'il ne lui avait rendu lui-même à son tour, etc. Et alors il faisait encore son roman, etc., etc.

De là, la conversation allant toujours, l'Empereur ne revenait pas de s'être convaincu que beaucoup de ceux qui l'entouraient et qui formaient sa Cour croyaient la plupart des absurdités et des balivernes qui avaient été débitées sur son compte, et allaient jusqu'à douter de la fausseté des horreurs dont on souillait son caractère. Qu'ainsi, nous le croyions cuirassé au milieu de nous, soumis aux pressentimens et au fatalisme, sujet à des accès de rage ou d'épilepsie ;

ayant étranglé Pichegru, fait couper le cou à un petit capitaine anglais, etc..... Et sa sortie contre nous était en quelque sorte méritée; nous étions obligés d'en convenir; seulement nous avions à répondre que bien des circonstances se réunissaient pour que le gros de son entourage d'alors demeurât encore le vulgaire. Nous apercevions souvent sa personne, disais-je; mais nous n'avions jamais aucune communication avec lui: tout demeurait mystère pour nous. Aucune voix ne s'élevait pour réfuter, tandis qu'il en était une foule dans l'ombre, et quelques-unes des plus rapprochées de lui, qui, par travers d'esprit ou mauvaise intention, ne semblaient occupées qu'à insinuer sans cesse. Quant à moi, je confessais de bonne foi n'avoir eu d'idée certaine de son caractère qu'ici; bien que j'eusse à me féliciter de l'avoir réellement en partie deviné. « Et pour- tant, observait-il à cela, vous m'avez vu » et entendu souvent au Conseil d'Etat. »

Le soir, après le dîner, la conversation tomba sur la religion. L'Empereur s'y est arrêté long-temps. Je vais en transcrire ici avec soin le résumé, comme tout à fait caractéristique sur un point

qui a dû exercer sans doute souvent la curiosité de plusieurs.

L'Empereur, après un mouvement très-vif et très-chaud, a dit : « Tout » proclame l'existence d'un Dieu, c'est » indubitable ; mais toutes nos religions » sont évidemment les enfans des hommes. Pourquoi y en avait-il tant ? pour » quoi la nôtre n'avait-elle pas toujours » existé ? pourquoi était-elle exclusive ? » que devenaient les hommes vertueux » qui nous avaient devancés ? pourquoi » ces religions se décriaient-elles, se » combattaient-elles, s'exterminaient-elles ? pourquoi cela avait-il été de tous » les temps, de tous les lieux ? C'est que » les hommes sont toujours les hommes, » c'est que les prêtres ont toujours glissé » partout la fraude et le mensonge. Toutefois, disait l'Empereur, dès que j'ai » eu le pouvoir, je me suis empressé de » rétablir la religion. Je m'en servais » comme de base et de racine. Elle était » à mes yeux l'appui de la bonne morale, » des vrais principes, des bonnes mœurs. » Et puis, l'inquiétude de l'homme est » telle, qu'il lui faut ce vague et ce merveilleux qu'elle lui présente. Il vaut » mieux qu'il le prenne là que d'aller le

» chercher chez Cagliostro, chez M<sup>lle</sup> Le- » normand, chez toutes les diseuses de » bonne aventure et les fripons. » Quel- » qu'un ayant osé lui dire qu'il pourrait se faire qu'il finît par être dévôt, l'Empereur a répondu avec l'air de la conviction, qu'il craignait que non, et qu'il le prononçait à regret ; car c'était sans doute une grande consolation ; que toutefois son incrédulité ne venait ni de travers, ni de libertinage d'esprit ; mais seulement de la force de sa raison. « Ce- » pendant, ajoutait-il, l'homme ne doit » jurer de rien sur tout ce qui concerne » ses derniers instans. En ce moment, » sans doute, je crois bien que je mour- » rai sans confesseur ; et néanmoins voilà » un tel, montrant l'un de nous, qui me » confessera peut-être. Je suis bien loin » d'être athée, assurément ; mais je ne » puis croire tout ce que l'on m'enseigne » en dépit de ma raison, sous peine » d'être faux et hypocrite.

» Sous l'empire, et surtout après le » mariage de Marie-Louise, on fit tout » au monde pour me porter, à la manière de nos rois, à aller en grande » pompe communier à Notre-Dame ; je » m'y refusai tout à fait : je n'y croyais

» pas assez, disais-je, pour que ce pût  
 » m'être bénéficiel, et je croyais trop  
 » encore pour m'exposer froidement à  
 » un sacrilège. » A cela, comme on citait  
 » quelqu'un qui s'était vanté en quelque  
 » sorte de n'avoir pas fait sa première  
 » communion : « C'est fort mal à lui, a  
 » repris l'Empereur : il a manqué là à  
 » son éducation, où l'on s'est rendu  
 » coupable vis-à-vis d'elle. » Puis conti-  
 » nuant son sujet : « Dire d'où je viens,  
 » ce que je suis, où je vais, est au-dessus  
 » de mes idées, et pourtant tout cela  
 » est. Je suis la montre qui existe et qui  
 » ne se connaît pas. Toutefois, le senti-  
 » ment religieux est si consolant, que  
 » c'est un bienfait du Ciel que de le pos-  
 » séder. De quelle ressource ne nous  
 » serait-il pas ici? quelle puissance pour-  
 » raient avoir sur moi les hommes et les  
 » choses, si prenant en vue de Dieu mes  
 » revers et mes peines, j'en attendais le  
 » bonheur futur pour récompense!.....  
 » A quoi n'aurais-je pas droit, moi qui  
 » ai traversé une carrière aussi extraor-  
 » dinaire, aussi orageuse, sans commet-  
 » tre un seul crime; et j'ai pu tant en  
 » commettre! Je puis paraître devant ce  
 » tribunal de Dieu, je puis attendre son

» jugement sans crainte. Il n'entrevera  
 » jamais au-dedans de moi l'idée de l'as-  
 » sassinat, de l'empoisonnement, de la  
 » mort injuste ou préméditée, si com-  
 » mune dans les carrières qui ressemblent  
 » à la mienne. Je n'ai voulu que la gloire,  
 » la force, le lustre de la France; toutes  
 » mes facultés, tous mes efforts, tous  
 » mes momens étaient là. Ce ne saurait  
 » être un crime, j'en ai vu là que des ver-  
 » tus! Quelle serait donc ma jouissance,  
 » si le charme d'un avenir futur se pré-  
 » sentait à moi pour couronner la fin de  
 » ma vie, etc., etc.

. . . . . Plus loin, il disait : « Mais  
 » comment pouvoir être convaincu par  
 » la bouche absurde, par les actes ini-  
 » ques de la plupart de ceux qui nous  
 » prêchent. Je suis entouré de prêtres  
 » qui me répètent sans cesse que leur  
 » règne n'est pas de ce monde, et ils se  
 » saisissent de tout ce qu'ils peuvent. Le  
 » Pape est le chef de cette religion du  
 » Ciel, et il ne s'occupe que de la terre.  
 » Que de choses celui d'aujourd'hui,  
 » qui assurément est un brave et saint  
 » homme, m'offrirait pour retourner à  
 » Rome! La discipline de l'Eglise, l'ins-  
 » titution des évêques ne lui étaient plus

» rien, s'il pouvait à ce prix redevenir  
 » prince temporel. Aujourd'hui même,  
 » il est l'ami de tous les protestans, qui  
 » lui accordent tout parce qu'ils ne le  
 » craignent pas. Il n'est l'ennemi que de  
 » l'Autriche catholique, parce que celle-  
 » ci serre de près son territoire, etc.

» . . . . Nul doute, du reste, ob-  
 » servait-il encore, que mon espèce d'in-  
 » crédulité ne fût, en ma qualité d'Em-  
 » pereur, un bienfait pour les peuples ;  
 » et autrement, comment aurais-je pu  
 » exercer une véritable tolérance ; com-  
 » ment aurais-je pu favoriser avec égalité  
 » des sectes aussi contraires, si j'avais  
 » été dominé par une seule ? Comment  
 » aurais-je conservé l'indépendance de  
 » ma pensée et de mes mouvemens, sous  
 » la suggestion d'un confesseur qui m'eût  
 » gouverné par les craintes de l'enfer ?  
 » Quel empire un méchant, le plus stu-  
 » pide des hommes, ne peut-il pas, à ce  
 » titre, exercer sur ceux qui gouvernent  
 » les nations ? N'est-ce pas alors le mou-  
 » cheur de chandelles qui, dans les cou-  
 » lisses, peut faire mouvoir à son gré  
 » l'Hercule de l'Opéra ? Qui doute que  
 » les dernières années de Louis XIV  
 » n'eussent été bien différentes avec un

» autre confesseur ? J'étais tellement pé-  
 » nétré de ces vérités, que je me pro-  
 » mettais bien de faire en sorte, autant  
 » qu'il eût été en moi, d'élever mon fils  
 » dans la même ligne religieuse où je  
 » me trouve, etc., etc. »

L'Empereur a terminé cette conver-  
 sation en envoyant mon fils chercher  
 l'Évangile, et le prenant au commence-  
 ment, il ne s'est arrêté qu'après le dis-  
 cours de Jésus sur la montagne. Il se  
 disait ravi, extasié de la pureté, du su-  
 blime et de la beauté d'une telle morale,  
 et nous tous l'étions de même.

*Dimanche 9.*

Portrait des Directeurs. — Anecdotes. — Dix-  
 huit Fructidor.

L'Empereur a beaucoup parlé de la  
 création du Directoire ; il l'avait installé,  
 se trouvant alors commandant en chef  
 de l'armée de l'intérieur. Cela l'a con-  
 duit à passer en revue les cinq Direc-  
 teurs dont il a donné les portraits et le  
 caractère. Il a peint leurs ridicules et  
 leurs fautes, ce qui a conduit aux évé-  
 nemens de Fructidor, et a fourni un  
 grand nombre de choses fort curieuses.  
 Voici ce que j'en ai recueilli, partie de

ses conversations perdues, partie de ses dictées sur les campagnes d'Italie.

« *Barras*, disait l'Empereur, d'une des bonnes familles de Provence, était officier au régiment de l'Ile-de-France; à la révolution, il fut nommé député à la Convention nationale par le département du Var. Il n'avait aucun talent pour la tribune, et nulle habitude de travail. Après le trente et un mai, il fut nommé avec Fréron, commissaire à l'armée d'Italie et en Provence, alors foyer de la guerre civile. De retour à Paris, il se jeta dans le parti thermidorien; menacé par Robespierre, ainsi que Tallien et tout le reste du parti de Danton, ils se réunirent, et firent la journée du neuf Thermidor. Au moment de la crise, la Convention le nomma pour marcher contre la commune, qui s'était insurgée en faveur de Robespierre; il réussit.

» Cet événement lui donna une grande célébrité. Tous les thermidoriens, après la chute de Robespierre, devinrent les hommes de la France.

» Le douze Vendémiaire, au moment de la crise, on imagina, pour se défaire subitement des trois commissaires près

» de l'armée de l'intérieur, de réunir dans sa personne les pouvoirs de commissaire et ceux de commandant de cette armée. Mais les circonstances étaient trop graves pour lui; elles étaient au-dessus de ses forces: *Barras* n'avait pas fait la guerre, il avait quitté le service n'étant que capitaine; il n'avait d'ailleurs aucune connaissance militaire.

» Les événemens de Thermidor et de Vendémiaire le portèrent au Directoire: il n'avait point les qualités nécessaires pour cette place; il fit mieux que ceux qui le connaissaient n'attendaient de lui.

» Il donna de l'éclat à sa maison; il avait un train de chasse, et faisait une dépense considérable. Quand il sortit du Directoire, au dix-huit Brumaire, il lui restait encore une grande fortune; il ne la dissimulait pas. Cette fortune n'était pas, il s'en faut, de nature à avoir influé sur le dérangement des finances; mais la manière dont il l'avait acquise, en favorisant les fournisseurs, altéra la morale publique.

» *Barras* était d'une haute stature; il parla quelquefois dans des momens d'orage, et sa voix couvrait alors la

» salle. Ses facultés morales ne lui per-  
 » mettaient pas d'aller au-delà de quel-  
 » ques phrases. La passion avec laquelle  
 » il parlait, l'aurait fait prendre pour un  
 » homme de résolution. Il ne l'était point;  
 » il n'avait aucune opinion faite sur aucune  
 » partie de l'administration publique.

» En Fructidor, il forma, avec Rewbell  
 » et La Réveillère Lepaux, la majorité  
 » contre Carnot et Barthélemy; après  
 » cette journée, il fut en apparence  
 » l'homme le plus considérable du Direc-  
 » toire; mais, en réalité, c'était Rewbell  
 » qui avait la véritable influence des af-  
 » faires. Barras soutint constamment en  
 » public le rôle d'un ami chaud de Napo-  
 » léon. Lors du trente Prairial, il eut l'a-  
 » dresse de se concilier le parti dominant  
 » dans l'assemblée, et ne partagea pas la  
 » disgrâce de ses collègues.

» *La Réveillère Lepaux*, natif d'Angers,  
 » était de la très-petite bourgeoisie, petit,  
 » bossu, de l'extérieur le plus désagréa-  
 » ble qu'on puisse imaginer : c'était un  
 » véritable Esope. Il écrivait passable-  
 » ment; son esprit était de peu d'étendue,  
 » il n'avait ni l'habitude des affaires, ni la  
 » connaissance des hommes. Il fut alter-  
 » nativement dominé, selon les temps,

» par Carnot et Rewbell. Le Jardin des  
 » Plantes, et la *théophilantropie*, nouvelle  
 » religion dont il avait la manie de vou-  
 » loir être fondateur, faisaient toute son  
 » occupation. Du reste, il était patriote  
 » chaud et sincère, honnête homme,  
 » citoyen probe et instruit; il entra pau-  
 » vre au Directoire, et en sortit pauvre.  
 » La nature ne lui avait accordé que les  
 » qualités d'un magistrat subalterne.»

Napoléon, après son retour de l'armée  
 d'Italie, se trouva, sans qu'il en pût de-  
 viner la cause, l'objet tout particulier  
 du soin, de l'attention et des cajoleries  
 du Directeur La Réveillère, qui un jour  
 lui offrit un dîner, *strictement* en famille,  
 « et cela, disait-il, pour être plus en-  
 » semble. » Le jeune général l'accepta;  
 et, en effet, il ne s'y trouvait que la  
 femme et la fille du Directeur; et tous  
 les trois, par parenthèse, disait l'Empe-  
 reur, étaient trois chefs-d'œuvre de lai-  
 deur. Après le dessert, les deux femmes  
 se retirèrent, et la conversation devint  
 sérieuse. La Réveillère s'étendit lon-  
 guement sur les inconvéniens de notre  
 religion, la nécessité néanmoins d'en  
 avoir une, et vanta en grand détail les  
 avantages de celle qu'il prétendait ins-

tituer ; *la Théophilantropie*. « Je com-  
 » mençais à trouver, disait l'Empereur, la  
 » conversation longue et un peu lourde,  
 » quand tout à coup se frottant les mains  
 » avec satisfaction et d'un air malin : De  
 » quel prix serait pourtant une acquisi-  
 » tion comme la vôtre ? de quelle utilité,  
 » de quel poids ne serait pas votre nom ?  
 » et comme cela serait glorieux pour  
 » vous ? Allons, qu'en pensez-vous ? Le  
 » jeune général était loin de s'attendre à  
 » une pareille proposition ; toutefois il  
 » répondit avec humilité qu'il ne se sen-  
 » tait pas digne d'un tel honneur ; et puis,  
 » que dans les routes obscures, il avait  
 » pour principe de suivre ceux qui le  
 » devançaient ; qu'ainsi il était résolu de  
 » faire là-dessus comme avaient fait son  
 » père et sa mère. Une réponse si posi-  
 » tive fit bien voir au grand-prêtre qu'il  
 » n'y avait rien à faire, et il en demeura là ;  
 » mais aussi, depuis, plus de petits soins  
 » ni de cajoleries pour le jeune général.

» *Rexbell*, disait l'Empereur, natif  
 » d'Alsace, était un des meilleurs avo-  
 » cats de Colmar. Il avait de l'esprit,  
 » esprit qui caractérise un bon prati-  
 » cien ; il influença presque toujours les  
 » délibérations, prenait facilement des

» préjugés, croyait peu à la vertu,  
 » était d'un patriotisme assez exalté.  
 » C'est un problème que de savoir s'il  
 » s'est enrichi au Directoire : il était  
 » environné de fournisseurs, il est vrai ;  
 » mais, par la tournure de son esprit,  
 » il serait possible qu'il se fût plu seu-  
 » lement dans la conversation d'hommes  
 » actifs et entreprenans, et qu'il eût  
 » joui de leurs flatteries sans leur faire  
 » payer les complaisances qu'il avait  
 » pour eux. Il avait une haine particu-  
 » lière contre le système germanique :  
 » il a montré de l'énergie dans les assem-  
 » blées, soit avant ou après sa magistra-  
 » ture ; il aimait à travailler et à agir ; il  
 » avait été membre de la Constituante  
 » et de la Convention : celle-ci le nomma  
 » commissaire à Mayence, où il montra  
 » peu de caractère et nul talent militaire ;  
 » il contribua à la reddition de la place,  
 » qui pouvait encore se défendre. Il avait,  
 » comme les praticiens, un préjugé  
 » d'état contre les militaires.

» *Carnot*, natif de Bourgogne, était  
 » entré très-jeune dans le génie, et  
 » soutint dans son corps le système de  
 » Montalembert. Il passait pour un ori-  
 » ginal parmi les camarades, et était

» déjà chevalier de Saint-Louis lors de  
 » la révolution, qu'il embrassa chaude-  
 » ment. Il fut nommé à la Convention,  
 » et membre du Comité de salut public  
 » avec Robespierre, Barrère, Couthon,  
 » Saint-Juste, Billaud-Varenes, Collot-  
 » d'Herbois, etc. Il montra une grande  
 » exaltation contre les nobles, ce qui lui  
 » occasionna plusieurs querelles avec  
 » Robespierre, qui, sur les derniers  
 » temps, en protégeait un grand nombre.

» Carnot était travailleur, sincère dans  
 » tout, mais sans intrigues, et facile à  
 » tromper. Il fut employé auprès de  
 » Jourdan comme commissaire de la  
 » Convention au déblocus de Maubeuge,  
 » où il rendit des services; au Comité  
 » de salut public, il dirigea les opérations  
 » de la guerre, où il fut utile; du reste,  
 » sans expérience ni habitude de la  
 » guerre. Il montra toujours un grand  
 » courage moral.

» Après Thermidor, lorsque la Con-  
 » vention mit en arrestation tous les  
 » membres du Comité de salut public  
 » excepté lui, Carnot voulut partager  
 » leur sort. Cette conduite fut d'autant  
 » plus noble, que l'opinion publique  
 » était violemment prononcée contre le

» Comité. Il fut nommé membre du Di-  
 » rectoire après Vendémiaire; mais de-  
 » puis le neuf Thermidor il avait l'âme  
 » déchirée par les reproches de l'opinion  
 » publique, qui attribuait au comité  
 » tout le sang qui avait coulé sur les  
 » échafauds. Il sentit le besoin d'acqué-  
 » rir de l'estime, et en croyant diriger  
 » lui-même, il se laissa entraîner par  
 » des meneurs du parti de l'étranger.  
 » Alors il fut porté aux nues; mais il ne  
 » mérita pas les éloges des ennemis de  
 » la patrie; il se trouva placé dans une  
 » fausse position, et succomba en fruc-  
 » tidor,

» Après le dix-huit Brumaire, Carnot  
 » fut rappelé et mis au ministère de la  
 » guerre par le Premier Consul; il eut  
 » beaucoup de querelles avec le ministre  
 » des finances et le directeur du trésor  
 » Dufrenès, dans lesquelles il est juste  
 » de dire qu'il avait toujours tort. Enfin  
 » il quitta le ministère, persuadé qu'il  
 » ne pourrait plus aller faute d'argent.

» Membre du Tribunat, il parla et  
 » vota contre l'Empire; mais sa conduite  
 » toujours droite ne donna point d'om-  
 » brage à l'administration. Plus tard, il  
 » fut fait inspecteur en chef aux revues,



» et reçut de l'Empereur une pension de  
» retraite de vingt mille francs.

» Tant que les choses prospérèrent,  
» l'Empereur n'en entendit point parler ;  
» mais après la campagne de Russie, lors  
» des malheurs de la France, Carnot  
» demanda du service ; la ville d'Anvers  
» lui fut confiée ; il s'y comporta bien.  
» Au retour de 1815, l'Empereur, après  
» quelque hésitation, le nomma ministre  
» de l'intérieur, et il n'eut pas lieu de  
» s'en plaindre : il le trouva fidèle, probe,  
» travailleur, et toujours vrai. Nommé  
» de la commission du gouvernement pro-  
» visoire au mois de juin, et peu propre  
» à cette fonction, il y fut joué.

» *Le Tourneur de la Manche* est né  
» en Normandie ; il avait été officier dans  
» le génie avant la révolution. On a peine  
» à s'expliquer comment il fut nommé  
» au Directoire ; ce ne peut être que par  
» une de ces bizarreries attachées aux  
» grandes assemblées. Il était de peu  
» d'esprit, de peu d'instruction et d'un  
» petit caractère. Il y avait à la Conven-  
» tion cinq cents députés qui lui étaient  
» préférables ; du reste il était probe et  
» honnête homme : il sortit pauvre du  
» Directoire. »

Le Tourneur se rendit la fable et la  
risée de Paris. Il vint, dit-on, de son  
département prendre possession au Di-  
rectoire, dans un chariot, avec sa gou-  
vernante, ses ustensiles de cuisine, sa  
basse-cour. Les mauvais plaisans de la  
capitale l'ajustèrent, et il fut aussitôt  
noyé. On le faisait revenir du Jardin  
des plantes, où il était accouru tout  
d'abord, et raconter ce qu'il y avait  
trouvé de rare ; et, comme on lui  
demandait s'il y avait vu *Lacépède*, il  
s'étonnait fort de l'avoir passée, assu-  
rant qu'on ne lui avait montré que *la*  
*Giraffe*\*.

« A peine le Directoire fut établi,  
» qu'il se compromit à tous les yeux  
» par de grands travers d'esprit, de  
» mœurs et de combinaisons. Ce ne fu-  
» rent que fautes et absurdités ; il se  
» trouva discrédité, perdu, au moment  
» même de son apparition. Les direc-  
» teurs, étourdis de leur élévation, son-  
» gèrent à se donner des manières, et

---

\* On m'a assuré, depuis, qu'une partie de  
ces quolibets étaient étrangers à *Le Tourneur*,  
et ne devaient regarder que *Letourneux*, mi-  
nistre vers ces temps-là.

» coururent après le bon ton. Pour  
 » mieux y réussir, chacun des directeurs  
 » se composa une petite Cour, où fut  
 » accueillie la haute classe, jusque là  
 » disgraciée et leur ennemie naturelle ;  
 » tandis qu'on en repoussait la masse  
 » des anciennes connaissances, celle des  
 » camarades, comme trop vulgaire dé-  
 » sormais. Tous ceux qui, dans la révo-  
 » lution, avaient montré plus d'énergie  
 » que les membres du Directoire, ou  
 » avaient marché avec eux, leur devin-  
 » rent importuns et furent aussitôt éloi-  
 » gnés : le Directoire donna donc à rire  
 » à l'un des deux partis, et s'aliéna  
 » l'autre. Les cinq petites Cours exi-  
 » geaient d'autant plus de servitude,  
 » qu'elles étaient subalternes et ridi-  
 » cules ; mais un grand nombre d'hom-  
 » mes ne purent se résoudre à plier  
 » devant des formes que ni les circon-  
 » stances récentes, ni la nature du gou-  
 » vernement, ni le prestige des gouver-  
 » nans ne pouvaient faire admettre.

» Cependant tout ce que le Directoire  
 » fit pour gagner les salons de Paris ne  
 » lui réussit pas ; il n'acquit aucune  
 » influence sur eux ; et le parti des  
 » Bourbons gagna du terrain. Lorsque

» le Directoire s'en aperçut, il revint  
 » brusquement en arrière ; mais alors il  
 » ne trouva plus les républicains qu'il avait  
 » aliénés. Ce furent donc des oscilla-  
 » tions perpétuelles qui ressemblaient à  
 » des caprices ; on naviguait sans direc-  
 » tion, on n'avait aucun but, on n'était  
 » pas un. On ne voulait ni terreur ni  
 » royalisme ; mais on ne savait pas  
 » prendre la route qui devait faire arriver.

» Le Directoire crut alors remédier à  
 » ces incertitudes, et éviter ces perpé-  
 » tuelles oscillations, en frappant à la  
 » fois les deux partis extrêmes, qu'ils  
 » l'eussent mérité ou non : s'il faisait  
 » arrêter un royaliste qui avait conspiré  
 » ou troublé la tranquillité publique,  
 » il faisait au même instant arrêter un  
 » républicain, n'eût-il rien fait. Ce sys-  
 » tème s'appela *la bascule politique*.  
 » L'injustice, la fausseté de ce système  
 » discrédita le gouvernement ; toutes les  
 » âmes se resserrèrent ; ce fut un gou-  
 » vernement de plomb. Tous les senti-  
 » mens vrais et généreux furent contre  
 » le Directoire.

» Les gens d'affaires, les agioteurs, les  
 » intrigans s'emparèrent des ressorts, et  
 » eurent tout crédit ; les places furent

» données à des hommes vils, à des  
 » protégés ou à des parens; la cor-  
 » ruption s'introduisit dans toutes les  
 » branches de l'administration; les dila-  
 » pidateurs l'eurent bientôt senti, et  
 » purent agir sans crainte. Les affaires  
 » étrangères, les armées, les finances,  
 » l'intérieur, tout se ressentit d'un sys-  
 » tème aussi vicieux.

» Un tel état de choses amoncela bien-  
 » tôt un orage politique; et l'on marcha  
 » à grands pas vers la crise de Fructidor.

» A cette époque, la manière du  
 » Directoire continuait d'être molle,  
 » capricieuse, incertaine; des émigrés  
 » rentrés, des journalistes aux gages de  
 » l'étranger, flétrissaient audacieuse-  
 » ment les meilleurs patriotes. La rage  
 » des ennemis de la gloire nationale  
 » irritait, exaspérait les soldats de l'ar-  
 » mée d'Italie; ceux-ci se prononçaient  
 » hautement contre eux; les conseils,  
 » de leur côté ne parlaient plus que  
 » prêtres, cloches et émigrés; ils agis-  
 » saient en vrais contre-révolutionnaires;  
 » aussi tous les officiers de l'armée qui  
 » avaient plus ou moins marqué dans les  
 » départemens, dans les bataillons volon-  
 » taires, ou même dans les troupes de

» ligne, se sentant attaqués dans ce qui les  
 » touchait de plus près, irritaient encore  
 » la colère de leurs soldats; tous les  
 » esprits étaient enflammés.

» Dans une circonstance aussi orageuse,  
 » quel parti devait prendre le général  
 » de l'armée d'Italie? Il s'en présentait  
 » trois :

» 1°. Se ranger du parti dominant dans  
 » les Conseils? Mais il était déjà trop  
 » tard; l'armée se prononçait, et les  
 » meneurs du parti, les orateurs du  
 » Conseil, en l'attaquant sans cesse, lui  
 » et l'armée, ne lui laissaient plus la  
 » possibilité de prendre cette résolution.

» 2°. De prendre le parti du Direc-  
 » toire et de la République? C'était le  
 » plus simple, celui du devoir, l'impul-  
 » sion de l'armée, celui même où l'on  
 » se trouvait déjà engagé; car tous les  
 » écrivains restés fidèles à la révolution  
 » s'étaient déclarés d'eux-mêmes les  
 » ardens défenseurs et les apologistes  
 » zélés de l'armée et de son chef.

» 3°. De dominer les deux factions,  
 » en se présentant franchement dans la  
 » lutte comme régulateur de la Républi-  
 » que? Mais quelque fort que Napoléon  
 » se sentît de l'appui des armées, quelque